

1823

REMARQUES

3 SUR

L'ÉTAT MORAL , POLITIQUE ET MILITAIRE

DE LA GRÈCE ,

ÉCRITES SUR LES LIEUX

Par L.<sup>s</sup> DE BOLLMANN, OFFICIER D'ARTILLERIE,

PENDANT L'ANNÉE 1822.

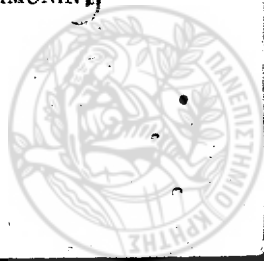
Ouvrage dédié à la Jeunesse Européenne.

---

MARSEILLE ,

DES IMPRIMERIES RÉUNIES DE CARNAUD ET SIMONIN.)

RUE DE LA DARCE, N.º 13.



125248



## JEUNESSE EUROPÉENNE,

Lorsque je conçus le projet d'abandonner ma patrie et d'aller combattre pour la cause sacrée de la Grèce, je dois avouer que ma première pensée fut d'espérer que, par le moyen de quelques faibles connaissances que j'ai du génie et de l'artillerie, fruit de douze années d'étude et de pratique, je pourrais, en même tems, servir les grecs et obtenir un avancement rapide; la lecture de la sublime histoire de leurs pères, fut le talisman qui me charma pour l'intérêt de ces enfans dégénérés.

J'étais pénétré d'admiration, en pensant que j'allais contempler à mon aise, dans le sénat de la Grèce, les fils des auteurs de la loi des douze tables, où Rome voulut apprendre à gouverner l'univers; comme je me sentais ému, lorsque je me disais: tu vas combattre sous les drapeaux d'Achille, avec les héros du siège de Troie!

Jeunesse Européenne, les grecs d'autrefois n'existent plus; l'aveugle ignorance a succédé à Solon, à Socrate, à Démosithène, et la barbarie a remplacé les sages loix d'Athènes.

Sans doute il est beau de combattre pour la liberté, mais n'est-ce pas l'acheter bien chèrement que de l'acquérir par la destruction du genre humain? Si les grecs l'obtiennent en combattant loyalement, en respectant le malheur d'un ennemi vaincu, l'Europe les admirera; mais si la soif du sang ottoman, si l'affreux plaisir qu'ils prennent à piller, poignarder et brûler tous les êtres innocens qui tombent entre leurs mains, femmes, enfans, vieillards, continuent d'être leur principal mobile, l'histoire les jugera; leur cupidité, leurs cruautés inouïes, terniront pour toujours la gloire de leurs aïeux.

Sans doute le joug de l'esclavage sous lequel cette nation jadis si brillante, a été assujettie pendant près de quatre siècles, a causé l'état de bassesse et d'ignorance dans lequel elle est tombée; point d'institutions civiles, sans foi ni lois, elle se distingue peu de l'état sauvage; combien elle est peu capable, et peu disposée à réaliser envers les étrangers qui se vouent à son service, les promesses séduisantes annoncées dans les feuilles publiques. La discorde règne entre ses principaux chefs; l'un s'occupe toujours à préparer la



chûte de l'autre, la couronne imaginaire de ce nouvel Empire, qui dans tous les cas ne serait pas pour un Grec, est cause de cette jalousie, bien indigne sans doute d'hommes qui prétendent combattre pour la liberté; cette ambition qui domine chez tous les principaux grecs, est loin de leur promettre un heureux succès.

Puisse la publication de mes remarques, être utile aux jeunes gens de tous les pays! Si j'ai réussi à éteindre en eux l'ardent intérêt qu'ils peuvent avoir pris à la cause des sauvages de l'Archipel, je leur aurai évité bien des peines, bien des humiliations et bien des misères.

Avant de terminer cette introduction, je dois prier le lecteur d'être indulgent à mon égard, sous le rapport de la construction de mes phrases et des incorrections qu'on ne pourra manquer de rencontrer dans le cours de cet ouvrage; le but que je me suis proposé en publiant mon journal, est principalement de désabuser la jeunesse qui serait disposée à faire la même sottise que moi, sur le sort qui l'attend en Grèce, et non de faire preuve d'érudition dans une langue très difficile, qui n'est pas la mienne et que je connais fort peu.



# REMARQUES

SUR

L'ÉTAT MORAL , POLITIQUE ET MILITAIRE

## DE LA GRÈCE.

---

### CHAPITRE I.<sup>er</sup>

FAITS HISTORIQUES.

Le bâtiment à bord duquel nous nous embarquâmes à Marseille , le 13 juin 1822 , mit à la voile le même jour ; nous arrivâmes le 29 , 16 jours après notre départ , à *Arcadie* ( l'ancienne Cyparissia ) petite ville à 10 lieues du port de Navarin , bâtie sur le penchant du promontoire Platanistos ; les montagnes qui l'environnent sont pleines d'herbes aromatiques ; les myrtes et les aloës d'une grandeur admirable servent de haies et de séparation aux propriétés de chaque famille Cette ville a un château en ruine , bâti par les vénitiens , qui n'est point achevé , on y voit seulement flotter l'étendard de la liberté.

Salut ; ô bocages de l'Arcadie , terre chérie des Dieux , montagnes asyle des Oréades , valons aimés des pasteurs , plateaux odorants où Pan , les Dryades et les nymphes folâtraient aux chants de la Bucolique innocente , sombres forêts qui couvertes de vos voiles mystérieux le cortège pudique de Diane , je vous vois !

Les magistrats de cette ville nous reçurent favorablement ; ils nous recommandèrent d'éviter jusqu'au plus léger signe de familiarité vis à vis des femmes , parceque les



habitans sont extrêmement jaloux , et barbares envers les étrangers qui se permettent seulement de les considérer ; les grecs tiennent le beau sexe dans un esclavage encore plus dur que les turcs ; la même recommandation nous fut faite à Hydra , en y ajoutant que les supplices les plus affreux , suivraient immédiatement la moindre infraction à cette défense.

Faute de logemens dans la ville , nous avons séjourné quelques jours en rase campagne , sous un figuier ; pendant ce tems les grecs venaient en foule nous rendre visite ; nous nous aperçûmes bientôt , que dans leur empressement à nous voir , la politesse n'entraît pour rien ; car malgré toutes nos précautions , ils sont parvenus à nous enlever beaucoup de choses qui nous étaient très nécessaires : une partie de nos armes et de nos munitions.

Nous avons parmi nous un médecin ; les grecs n'en furent pas plutôt instruits , que leurs femmes et leurs filles accoururent de toutes parts pour le consulter , et pour se faire prédire leur bonne ou mauvaise fortune : malgré notre triste situation , l'embarras de notre docteur , et la naïve ignorance de ces gens nous égaya un peu ; il est bon de dire que pendant les consultations , nous fumes obligés d'établir des postes pour notre sûreté ; quelques balles passées par-dessus nos têtes , nous avertirent que les grecs , jaloux , s'étaient aperçus que le beau sexe regardait les étrangers avec des yeux plus que curieux.

En suivant les vestiges d'une ancienne route pavée , nous continuâmes notre marche vers la capitale ( Tripolizza ). Cette ville est en grande partie détruite par suite des secousses révolutionnaires ; avant l'insurrection , ses habitans



étaient prêts à transformer leurs églises en mosquées, et à échanger leurs prêtres et la croix de Jésus-Christ, contre les Derviches et le croissant de Mahomet; heureusement la révolution est survenue pour empêcher la damnation éternelle de ces enfans de l'église; il n'est plus question du prophète ni de l'Alcoran; les emblèmes de la religion catholique sont répandus par tout avec profusion; les armes, les étendards, tout est orné de croix et de quelques sujets de la passion; leurs drapeaux ressemblent assez à des bannières, ils en ont de toutes les couleurs, bleus, blancs ou noirs; c'est au milieu de ces signes de paix et de pardon des offenses, qu'ils brûlent et massacrent tout.

Après avoir passé à gué un petit fleuve, nous traversâmes une forêt remplie de voleurs grecs; fuyant également les turcs et leurs compatriotes, ils préférèrent le brigandage à la gloire de coopérer à l'affranchissement de leur patrie. Nous entrâmes bientôt dans une vallée où nous vîmes à notre droite un vieux couvent, et plus haut les ruines d'un château-fort, surmontant une chaîne de collines boisées; nous descendîmes ensuite dans une belle et fertile plaine un peu marécageuse, d'où nous vîmes bivouaquer près de Malta (village de voleurs). Nous étions harassés de fatigue, nous venions de faire des marches forcées et longues, presque toujours gravissant des montagnes dans des chemins pierreux et tortueux où l'on ne peut marcher qu'une seule personne à la fois; pour comble de misère nous étions dépourvus de vivres depuis 24 heures.

Après quelques instans de repos nous nous remîmes en route, et à force de résignation et de courage, nous parvîmes encore à gravir



deux hautes montagnes au sommet desquelles nous trouvâmes les trois Kans, entourés de rochers escarpés et boisés ; cette contrée est appelée l'Hermès de Laonie ; là se joignent les sentiers qui conduisent à Calamata, Maïna et Tripolizza ; un peu plus loin, après avoir traversé une forêt de chênes, nous arrivâmes à un petit bourg, dans lequel se trouve le champ de bataille de Leuctre ; nous y visitâmes un château en ruine, bâti par les Génois, dont les environs vers l'Occident sont fertiles et bien cultivés : dans l'ancien tems, on appelait cette contrée Stenyclaros.

Soutenus par quelque nourriture que nous arrachions à des habitans plus sauvages que les sauvages même, nous cotoyâmes une chaîne de rochers appelés Ogdani ; nous avons passé un peu avant, presque à sec, le fleuve Alpheus nommé aujourd'hui Rufia, nous descendîmes ensuite dans une plaine cultivée et marécageuse ; c'est dans cette plaine que commence l'Arcadie, pays des bergers chantés par Anacréon et célébrés par Théocrite ; nous gagnâmes bientôt une vallée latérale de Rufia, arrosée par la rivière Marmaria, et après avoir gravi une chaîne de rochers, nous traversâmes les plateaux qui conduisent à Tripolizza. Cette capitale qui passe pour forte est située sur un plateau entouré de rochers arides ; elle est mal bâtie, et à l'exception d'une petite citadelle qui menace ruine et qui est dominée par des hauteurs qui n'en sont qu'à une portée de fusil, elle n'a rien qui puisse justifier sa renommée ; ses autres fortifications consistent en quelques petits bastions à l'ancienne et une muraille crénelée, en grande partie écroulée. Cette ville a été presque détruite en 1821, par





le bombardement dirigé par le colonel anglais *Gordon* ; cet officier servait les grecs comme volontaire ; non seulement avec son épée mais encore avec sa grande fortune ; il a fourni un million de piastres au prince Ipsilanti pour payer la troupe, ainsi que des armes, des munitions et des canons.

Avant l'assaut de cette ville, les turcs forcés par la famine avaient proposé une capitulation qui était déjà acceptée par les grecs ; mais les Maniotes qui craignaient de voir échapper une proie qu'ils regardaient comme certaine, forcèrent leurs chefs et Colocotroni même, à rejeter toute proposition et à prendre la ville par un coup de main ; cette tentative ayant réussi, tout ce qui était Mahométan fut massacré sans pitié par les féroces vainqueurs, et afin d'éterniser ce carnage, on construit devant la porte de la ville par laquelle les assaillans entrèrent, une église en mémoire de cet événement ; ce monument dont l'ordonnance est du plus mauvais goût, sans architecture, paraît plutôt être destiné à une brasserie, qu'à un temple dédié au dieu de Paix et de Miséricorde.

Je vais donner place ici à un trait d'héroïsme Turc, dont l'histoire, pour le bonheur du genre humain, rapporte peu d'exemples.

Un turc extrêmement riche, convaincu du sort qui l'attendait, voulut prévenir les assaillans ; il commença par tuer ses femmes et ses enfans et à mettre le feu dans sa maison ; au milieu des flammes il criait aux grecs : vous n'aurez ni mes femmes, ni mes enfans, ni mes richesses, ni moi même, puis il se perça d'un coup de poignard.

Le lendemain de notre arrivée à Tripolizza,



nous fûmes présentés au Sénat, qui était présidé par un archevêque d'une énorme rotondité; il nous combla, en paroles, d'éloges et de politesses; il nous fit assigner pour logement une maison semblable à nos écuries, très mal propre et pleine d'insectes, et nous fit aussi distribuer quelques vivres.

Notre séjour dans cette ville, nous mit à même de nous convaincre de la faiblesse et de l'instabilité du gouvernement; on parlait sans façon d'assassiner les membres du sénat. Nous avons été témoins de l'assassinat de plusieurs familles, que l'on ne sacrifiait que pour les dépouiller; voici un fait particulier qui mérite d'être rapporté: une famille turque fut surprise par des grecs dans des caves où elle s'était retirée; à peine ces brigands commençaient-ils à poignarder leurs victimes, qu'un médecin allemand, accompagné de quelques frans nos camarades, accoururent au bruit et parvinrent à force de fermeté à faire prendre la fuite aux assassins avant qu'ils eussent consommé entièrement leur forfait; le libérateur de ces infortunés s'empressa ensuite de panser leurs blessures.

Croirait-on que cet acte de courage et d'humanité nous occasionna des reproches de la part du gouvernement qui nous accusa d'être du parti des Turcs? Un capitaine français de nos camarades fut chargé de porter notre réponse au sénat et de lui notifier en même tems que nous désirions retourner dans notre patrie, proposition qui fut rejetée, mais qui ne nous empêcha pas de recevoir dans notre loge, le lendemain, trente-sept femmes et enfans turcs fuyant le poignard des grecs; nous les cachâmes dans le jardin, derrière la maison



que nous habitions, partageant avec eux notre ration : nous en imposâmes assez aux grecs qui les poursuivaient , pour qu'ils n'osassent pénétrer jusque chez nous ; ils se contentèrent de nous réclamer un jeune turc , neveu de Courchid Pacha , dont le frère commandait à Patras ; pour le sauver nous l'avions habillé en canonier français , mais la joie d'être délivré de ses bourreaux fut qu'il se montra dans la ville où il ne tarda pas à être reconnu et arrêté ; cet accident occasionna des réclamations de notre part , mais malheureusement elles ne furent point écoutées ; l'infortuné fut enfermé dans une tour et eut la tête tranchée , le 18 juillet 1822.

Nous osâmes représenter au sénat que s'il fesait garder les prisonniers turs dans la citadelle , on pourrait les échanger un jour contre des prisonniers grecs ; le sénat répondit : qui les nourrira ? point de pitié , la mort.

Après quatre jours de repos , nous reçûmes des chevaux pour le transport de nos bagages , nous nous mîmes aussitôt en route dans la direction d'Argos , siège du sénat directeur de la Grèce ; nous passâmes un fameux défilé à 2 lieues de Tripolizza , et nous trouvâmes au-delà une vallée fertile ; nous y établîmes notre bivouac , sur le champ de bataille de Mantinée , où Epaminondas , fameux capitaine Thébain , mourut vainqueur des Lacédémoniens.

Le seul village qu'il y eut dans cette contrée , appelé Arni , avait ordre de nous fournir des vivres ; mais ce ne fut que par force que nous reçûmes enfin une ration de pain d'orge , cuit dans la cendre , et du mauvais fromage.

Le lendemain nous marchâmes toute la journée dans les montagnes , heureux d'y avoir

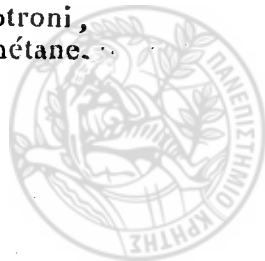


trouvé par hasard une source d'eau fraîche ; car la chaleur et la soif anéantissaient presque toutes nos facultés ; plusieurs de nos camarades étaient restés en arrière , accablés par la fatigue et le besoin , ils eussent sans doute succombé sans cette circonstance , car ils ne reprirent courage que lorsqu'ils apprirent qu'on avait découvert de l'eau.

Nous arrivâmes ensuite dans la plaine d'Argos , fertile , mais qui a beaucoup à souffrir de deux terribles torrents dans la saison de l'hiver ; le premier nommé Erasinus , regarde l'occident , et le second nommé Inascos , regarde l'orient ; à notre droite se trouvait le golfe de Napoli di Romanie , dans lequel nous vîmes huit bâtimens grecs qui bloquaient la ville.

Napoli di Romanie est une ville fortifiée à la manière des anciens ; elle est bâtie au pied d'un rocher , au sommet duquel se trouve la forteresse Palamida , qui commande toutes les autres fortifications ; elle est protégée par des batteries construites les unes sur les autres en forme de gradins et garnies de pièces de bronze ; on ne voit point de canons de fer comme dans nos places fortes.

En entrant dans Argos , terre chérie des Dieux et des héros , nourrice des belles femmes , patrie de Jason , d'Agenor et d'Agamemnon , de nouvelles marques de la cruauté des grecs nous attendaient : nous vîmes dans la rue le cadavre d'une personne de 16 ans , aussi belle qu'Hélène reine de Lacédémone , dont l'enlèvement par Pâris fut cause de la première guerre des grecs et de la destruction de Troie ; cette infortunée venait d'être assassinée d'un coup de pistolet par le neveu de Colocotroni , à qui on avait dit qu'elle était Mahométane.

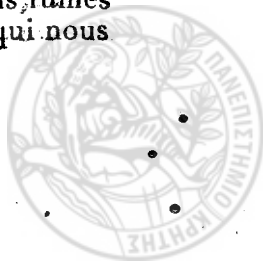


La ville était occupée par 6 ou 7000 Maniotes ; on nous logea dans une maison à demi détruite , où nous fûmes obligés de nous nourrir avec nos propres moyens.

Argos est une ville ouverte , bâtie au pied d'une montagne , dont le sommet est couronné d'une citadelle en ruine , construite par Danaüs , où l'on voit encore une des plus anciennes inscriptions grecques ; au-dessous de la citadelle se trouvent les restes du Temple de Junon Aerea , transformé à-présent en un monastère consacré à la Vierge protectrice d'Argos. On voit aussi au pied de la montagne les restes d'un amphithéâtre bâti par les Romains.

Les ruines de Mycène se trouvent à droite de la route qui conduit à Corinthe près du Kan de Caravati ; ces ruines consistent en quelques fragments de la porte des Lions , on nommait ainsi cette porte à cause de deux de ces animaux de dix pieds de haut , placés au dessus du chapiteau entre deux colonnes renversées ; les lions et les colonnes sont d'un même morceau de marbre ; je n'ai pu savoir le nom de l'auteur de ce chef d'œuvre gigantesque. On voit près de cette porte le cénotaphe de *Pélops* , et dans l'enceinte occidentale de la ville , on trouve deux anciens monuments d'ordre et de construction cyclopéenne ; au dessous de l'acropole sont les tombeaux souterrains des anciens rois de Mycène , lieu transformé à-présent en une bergerie. Cette ville florissait 22 siècles avant Jésus-Christ et était la résidence du roi Agamemnon , dont la fille Iphigénie fait le sujet d'un superbe opéra français

Le lendemain de notre arrivée , nous fûmes présentés au Ministre de la guerre , qui nous



reçut en fumant une longue pipe ; la Grèce vous récompensera , nous dit-il , et à compter du jour de votre débarquement sur le sol de la liberté , il vous sera payé une piastre par jour pour votre nourriture ( la piastre turque vaut 15 sous de France. )

Nous fûmes ensuite présentés au prince Ipsilanti , qui nous dit d'un ton nazal de capucin : vous voyez , Messieurs , que nos affaires ne sont pas encore bien réglées ; vous êtes anciens militaires , vous connaissez le métier de la guerre , j'espère que vous servirez d'exemple aux jeunes soldats. Ce discours se termina par deux mots très ordinaires au prince Ipsilanti : patience , Messieurs.

Ces réceptions n'étaient guère propres à nous électriser , notre mécontentement et nos regrêts furent encore augmentés par un spectacle affreux qui vint s'offrir à nos yeux en sortant de chez son altesse : une foule de grecs amenait un jeune turc attaché avec une longue corde ; après l'avoir jetté tout vivant dans un fossé , les barbares le lapidaient ; quelques uns descendaient près de lui et le couvraient de coups de poignard peu profonds , pour éloigner le moment de la mort ; cet infortuné presque écrasé , mais respirant encore , fut ensuite attaché sur une planche et brûlé. On venait de massacrer de la même manière à Corinthe , le gouverneur nommé Kyanail Bey , vieillard vénérable , dont la barbe longue et ondoiyante aurait inspiré du respect à tout autre qu'aux grecs ; cet homme était extrêmement riche , c'en était assez pour être criminel ; arrêté par les grecs , ceux-ci veulent le forcer de déclarer où il a caché ses trésors , mais ni coups de poignard , ni le spectacle

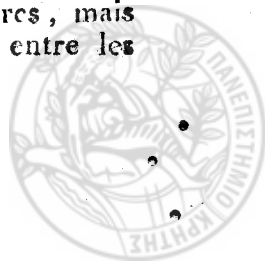


déchirant du massacre de sa famille , ne peuvent lui arracher son secret ; on le pinça avec des tenailles de fer jusqu'au moment où il expira ; pendant cette affreuse torture , qui dura dix heures , il considérait fièrement ses bourreaux , sans donner aucune marque de douleur.)

J'ai été témoin d'un autre trait de barbarie encore plus affreux : je me trouvais avec plusieurs de mes camarades dans une ci-devant école turc , à-présent auberge Italienne , lorsqu'un bruit confus vint frapper nos organes ; attirés par la curiosité , nous vîmes une famille turque de cinq personnes , le père , la mère et trois enfans des plus intéressans , au milieu d'une troupe de 2 ou 300 cannibales ; les grecs voulaient à toute force de l'argent de ces malheureux , mais les infortunés n'en avaient point , d'ailleurs en eussent-ils donné , la rage des assassins n'était point assouvie , c'est du sang qu'il leur faut ; bientôt un bûcher est préparé , le père , la mère et les enfans déshabillés , y sont placés de manière à pouvoir se regarder souffrir ; les grecs n'attisaient le feu que peu à peu afin d'éloigner le moment du trépas ; ce supplice a duré plusieurs heures , pendant lesquels les enfans seuls ont fait entendre quelques gémissemens ; le père et la mère se sont constamment considérés avec un rare courage , mais ils n'ont jamais pu jeter les yeux sur leurs enfans.

Je pourrais rapporter mille autres crimes de cette nature , qui ont été commis sous mes yeux , mais mon ame trop émue de ces sanglants souvenirs , a besoin d'un moment de repos.

Non seulement le massacre des turcs , mais les disputes sanglantes qui ont lieu entre les



grecs, la cupidité des sénateurs qui ne cherchent qu'à s'enrichir et à s'éclipser, donnent peu d'espoir de voir cette nation atteindre le but qu'elle s'est proposé. J'ai vu le gouverneur de Livadie, avec qui j'étais lié, faire charger pendant plusieurs nuits, des sommes immenses en or et en argent, sur des mulets; ces trésors ont été embarqués à 2 lieues d'Argos. L'Italie a reçu beaucoup de ces riches fuyards. Une pareille conduite de la part des premiers de l'état, n'est guère faite pour rassurer les protecteurs de la révolution grecque; ajoutez que tout le monde parlait à haute voix d'un renversement du Sénat Directeur, qu'on demandait Colocotroni pour chef et la mort de plusieurs députés.

## CHAPITRE II.

### D U T E R R A I N.

La Morée, foyer de la révolution grecque, est montagneuse et aride; à l'exception de quelques vallées qui sont extrêmement fertiles, mais presque sans culture, on n'y voit que des rochers calcaires qui absorbent les eaux de l'atmosphère, sans faire jaillir de sources comme dans les autres pays montagneux; il est rare d'y trouver de l'eau; le village qui a le bonheur d'être situé près d'une source, regarde cet avantage comme la plus précieuse de toutes ses richesses.

Ce n'est qu'à une lieue et demie de la ville d'Arcadie et à Myli, que nous avons trouvé quelques sources d'eau assez bonne. Les habitans de ce pays sont très superstitieux; ils nous racontaient avec mystère, que ces sources étaient produites par les eaux du fameux





Styx , très éloigné de là , puisque suivant Strabon , ce fleuve se trouve dans les hautes régions de l'Arcadie , et ses sources , suivant Pausanias , sur le plateau le plus élevé et le plus abrupte du mont Cyllène.

Dans les environs de Myli , les montagnes sont couvertes de cavités ; l'eau sort avec violence d'un antre , cette eau fournie par le fameux marais de Stymphale connu dans la mythologie , se dégorge par cette antre après avoir parcouru un espace de 7 lieues sous terre , et vient former un marais près des ruines de Lerne , où Hercule doit avoir tué l'Hydre. Il y a peu de rivières dans ces contrées , et pendant l'été la chaleur excessive les dessèchent entièrement ; on a soin de conserver pendant l'hiver de l'eau de pluie dans des citernes , mais le sol étant très argileux , cette eau est bientôt peuplée de vers , de crapauds et de salamandres.

On trouve aussi plusieurs marais dans l'ancienne Arcadie ; de ce nombre est celui de Napoli di Romanie sur le bord du golfe de ce nom ; on appelle ordinairement ce marais , les Lagunes.

Il y a peu de forêts ; les montagnes ne sont couvertes que de broussailles et d'épines ; on ne trouve point de grandes routes , quoique dans le tems où les Génois et les Vénitiens étaient maîtres de la Morée , il y en eût de belles , qu'ils firent faire pour faciliter la communication par terre des ports avec la capitale ; on en voit encore des vestiges.

Le terrain dans ces contrées est favorable pour la petite guerre ; il y a des défilés appelés *Hermès* , où cent braves pourraient résister à 10,000 turcs , particulièrement sur



l'isthme entre Mégare et Corinthe, comme celui qui s'appelle Sussa Kevi, près du village de ce nom ainsi qu'un autre près du Dervent; (le Dervent est une vaste maison isolée où il y a toujours de la troupe, qui est chargée de parcourir les routes pour la sûreté des voyageurs, il y a plusieurs de ces casernes répandues de distance en distance). La mer forme beaucoup de golfes; un partisan, poursuivi et pressé, peut s'embarquer à son aise pour reparaitre un instant après sur un autre point et harceler l'ennemi.

Quoique le climat soit beau et sain, il est rare que la pluie ou le vent rafraîchissent l'atmosphère, jamais une rosée n'adoucit la chaleur.

Les productions consistent en coton, raisins, figues, olives, melons, oranges, orge, avoine, blé turc, etc. On y voit quelques troupeaux de chèvres, de brebis et de chevaux, ceux-ci sont durables et lestes.

#### DE LA POPULATION.

La Morée n'est pas très peuplée; le caractère âpre des turcs, quelques révolutions précédentes, des tremblemens de terre, de nombreuses et fréquentes maladies en sont sans doute la cause; le pays est dévasté, et la révolution présente n'est pas faite pour le faire prospérer; les villages sont rares et les villes le sont davantage; la plus belle de ces dernières n'est pas faite pour être comparée à nos plus mauvais bourgs, les maisons sont petites, mal-propres et mal-saines; le métier des habitans, c'est le brigandage sur mer et sur terre; un très petit nombre se livre au labourage et au soin des troupeaux.



Les femmes sont chargées de tous les travaux ; on les voit occupées , soit à filer la soie ou à labourer la terre pendant que les maris s'amuseut à fumer et à jouer en prenant une tasse de café noir sans sucre ; c'est de cette manière qu'ils attendent tous les jours, avec impatience, les nouvelles de l'armée qu'un coureur vient annoncer dans les places publiques. Ils sont extrêmement retenus envers les femmes ; jamais une parole indécente ne sort de la bouche d'un grec en présence du sexe. Leurs divertissemens favoris sont la danse et le chant ; celui-ci est très monotone et toujours accompagné d'un mauvais violon ou d'une mandoline. On voit beaucoup de soldats grecs porter avec leurs armes de semblables instrumens ; toutes leurs chansons ont pour sujet des faits héroïques de leurs ancêtres ou les souffrances d'un martyr de la liberté.

Pour danser ils forment un grand rond, puis ils commencent à chanter, sauter et grimacer tous ensemble comme de vrais sauvages.

Les prêtres, autrefois domestiques d'un archevêque, ne savent pas écrire. Un homme qui porte un écritoire à sa ceinture, passe pour un savant ; toutes les vieilles femmes sont de droit docteurs en médecine, la superstition et la sympathie sont les remèdes. Les habitans sont d'une taille moyenne, mais robustes et bien faits, leur maintien est assuré, grave et imposant, leur démarche franche et rapide, leur regard fier ; piétons infatigables, ils supportent sans souffrir la faim et la soif ; quelques olives, du fromage et du pain, voilà leur nourriture, bien supérieurs, sous ce rapport, aux turcs, qui, adonnés à la mollesse, sans pipe et sans café, ne sont capables de rien.



## DES MANIOTES.

Les Maniotes se vantent d'être les descendants des Lacédémoniens, dont ils ont conservé tous les vices sans en imiter les vertus; ils passent pour les modèles du patriotisme. Entre les diverses nations grecques, il n'y en a pas de plus ignorante, de plus fourbe, ni de plus barbare; ils ne connaissent d'autre métier que celui de bandits; ils habitent les côtes du midi et tiennent toujours dans leurs petits ports des bâtimens armés, pour tomber sur les navires étrangers prêts à naufrager.

Ils jouissent dans leurs stériles montagnes d'un ombre de liberté, et vivent sans magistrats. Ils viennent de prendre les armes au nombre de 8 à 9000, sous le commandement de Petro Bey et ses fils; ils sont alliés aux Moréotes, mais ils assassinent indistinctement et turcs et grecs, pourvu qu'il y ait de quoi piller; leur physionomie annonce ce qu'ils sont; ces brigands sont plutôt le fléau de leur patrie que des confédérés.

## DES SPHAGIOTES.

Cette autre race, aussi farouche que les Maniotes, habite les hautes montagnes de l'isle de Candie; ils sont vaillants, la nature leur a accordé une taille et une force d'hercule. Ils ne sont pas moins de 5 ou 6000 sous les armes et se sont rendus très redoutables aux turcs.



## CHAPITRE III.

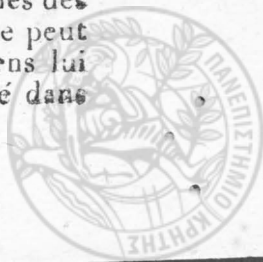
## DE L'ORGANISATION MILITAIRE.

A proprement parler il n'y a point d'organisation militaire en Grèce, il n'y a qu'un seul régiment organisé à l'Européenne; ce régiment est composé de dix compagnies formant deux bataillons, chaque compagnie est commandée par un officier franc; le colonel est un brave militaire italien, vieilli sous les drapeaux français; ce régiment a toujours avec lui deux pièces d'artillerie de 3, portées par des mulets.

Le bataillon des Philhellènes (amis des grecs) qui était composé d'officiers de toutes les nations, n'existe plus; il était commandé par le brave colonel Dania, aussi italien sortant du service de France. Ce bataillon avec le régiment grec, formait le seul corps de troupes réglées qu'il y eut en Grèce.

Un certain Coletti, ci-devant médecin d'Ali Pacha de Janina; est Ministre de l'Intérieur, et chargé provisoirement du porte-feuille de la guerre; cet homme, de l'aveu des grecs même, est sans capacité pour remplir d'aussi hautes et si difficiles fonctions.

Chaque grec qui a des moyens ou des protections, peut enrôler des troupes et se mettre à leur tête pour les commander. Ces bandes sont divisées en capitaineries; chaque capitaine se regarde indépendant et agit selon son intérêt personnel; aucune marque ne distingue le chef du soldat, si ce n'est que les armes des premiers sont plus riches; un capitaine peut enrôler autant de troupes que ses moyens lui permettent d'en payer, et il a moitié dans

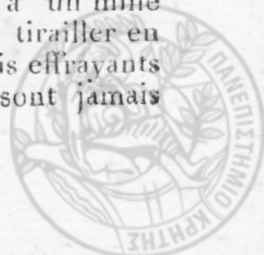


tout le butin que ses soldats font ; on a vu beaucoup de ces sortes de chefs abandonnés par leur troupe aussitôt qu'ils cessaient de payer la solde. L'argent est en Grèce, comme à peu-près par-tout, le thermomètre du pouvoir ; il y a des bandes de neuf à dix hommes, et il y en a qui comptent jusqu'à huit mille combattans.

Point d'harmonie entre les chefs, et par conséquent point de plan d'opérations ; l'intérêt et la cupidité engagent le combat, et le hasard décide la victoire ; l'amour de la patrie, la gloire de briser des fers honteux n'entrent pour rien dans leurs sentimens ; la vengeance et le pillage sont les conducteurs de leur machine électrique.

Pour prendre l'offensive il faut être plus fort que l'ennemi ; à partie égale les deux côtés se redoutent et s'évitent ; si les grecs sentent supérieurs en nombre, ils avancent en foule contre les turcs, se tenant autant que possible embusqués derrière les rochers pour éviter la cavalerie ; le capitaine est à cheval, et pour animer les siens il tire quelques coups de fusil en l'air ; pendant la marche les soldats s'amuseut aussi à brûler leurs cartouches par divertissement, de sorte que très souvent ils en sont dépourvus quand ils arrivent au lieu du combat ; si la cavalerie ennemie paraît, les grecs lâchent le pied, souvent même devant un ennemi moins nombreux, ainsi périt, devant Candie, le brave capitaine français Balestra, lâchement abandonné par les grecs.

A peine s'aperçoit-on, fut-ce à un mille de distance, que l'on commence à tirailler en poussant de part et d'autre des cris effrayants et outrageants. Les combats ne sont jamais

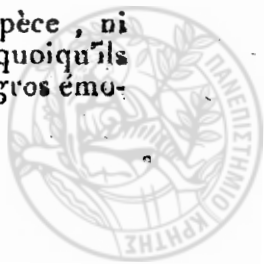


sanglants, car l'un des deux partis prend la fuite aussitôt que l'affaire devient sérieuse; l'ennemi passe pour être bien défait, si sa ligne de communication est coupée ou s'il est surpris dans une embuscade.

Une paire de pistolets très longs et du plus gros calibre, un couteau albanais et un mauvais fusil, forment l'armement des grecs; il n'y a point d'artillerie de campagne; si on en a vu dans quelques sièges, elle était servie par des francs, jamais un grec n'oserait mettre le feu à un canon; ils sont si poltrons et si mal-adroits que la plupart, au lieu de coucher en joue leur fusil en appuyant la crosse à l'épaule, tirent au hasard, sans viser, en appuyant la crosse sur la cuisse.

Les étendards ne sont pas rares; chaque capitainerie ou chaque bande en a une douzaine, barbouillés de la plus grossière peinture, représentant des sujets de religion; malgré ce signe de respect, les individus, auxquels ils sont confiés les abandonnent souvent; dans la moindre retraite on en voit les routes parsemées. Le prince Ipsilanti nous en avait donné un; le jour il était attaché à sa hampe qui n'était autre chose qu'un mauvais bâton, et la nuit il servait de couverture au porte drapeau, qui était un capitaine polonais blessé devant Napoli di Romanie. On ne voit ni tambours ni trompettes pour faire les signes de guerre; une seule bande de Maniotes avait deux tambours dont les caisses étaient en bois, et qui battaient comme s'ils eussent voulu faire danser des ours.

Il n'y a ni magasins d'aucune espèce, ni approvisionnement, ni hopitaux, quoiqu'ils aient nommé un Ministre, avec de gros émo-



Jumens , chargé de ces différentes parties ; il s'ensuit que la soif et la faim ne sont pas les seuls maux auxquels les étrangers soient exposés. Toutes les maladies sont dangereuses , et chaque blessure est mortelle puisqu'il n'y a ni remèdes ni médecins : j'ai vu mourir , ainsi abandonnés , devant Napoli di Romanie , plusieurs de mes camarades , avec la douleur de ne pouvoir leur porter aucun secours.

On n'est pas dans l'habitude d'enterrer les cadavres des massacrés. Je ne sais pas si la religion catholique grecque défend de leur donner la sépulture , mais ce que je sais , c'est que la putréfaction qui résulte de cet acte peu chrétien , cause de terribles ravages ; ajoutez à cela le peu d'abondance et la mauvaise qualité des vivres , vous aurez l'explication de la source des nombreuses maladies qui dépeuplent et l'armée et les villes.

Il y a dans l'isle de Candie , un chef de partisans , nommé Krumli , autrefois Aga turc ; ce grec prévoyant a eu le soin d'amasser des vivres dans plusieurs magasins ; il distribue chaque jour des rations à son corps qui est composé de 800 hommes ; appuyé sur cette puissante ressource il a plusieurs fois combattu avec avantage , dans les montagnes devant Candie , 3000 albanais , troupes du Pacha d'Égypte ; les autres chefs grecs n'ont point encore imité ce sage et indispensable principe pour faire la guerre.

#### DE LA MARINE.

La marine est nombreuse , mais composée seulement de bâtiments marchands , armés de 12 à 18 pièces du calibre de 4 à 18 ; le chef

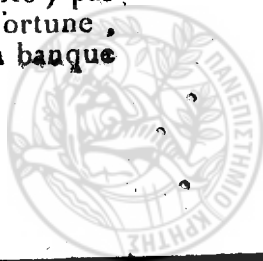




de cette armée navale est un certain Tombasini, homme sans capacité : chacune des isles d'Hydra, Speccia et Ipsara, a en outre son amiral particulier. D'ailleurs chaque capitaine est à peu-près maître d'agir selon sa volonté, qui est toujours subordonnée à ses intérêts personnels. Tous les exploits de cette multitude de navires, se sont bornés jusqu'à présent à l'effet des brulots, les brulots sont de vieux bâtiments remplis de matières inflammables et de poudre : le capitaine, qui est toujours choisi parmi les plus hardis matelots, désigne avant de lancer le feu le vaisseau ennemi qui doit sauter, et pendant l'obscurité quelques uns des plus braves dirigent et conduisent le brulot sur l'ennemi ; lorsque la proue et les cordages sont embarrassés dans les agrès du vaisseau turc, le feu ayant été mis à tems, l'équipage grec se sauve dans une chaloupe et rejoint son bord. Une récompense est toujours donnée lorsque le succès d'une pareille entreprise a été heureux ; la négligence et l'indolence des turcs font que très souvent leurs vaisseaux sont brûlés avant d'avoir su prévoir l'intention des grecs.

#### DES PRINCIPAUX CIEFS GRECS.

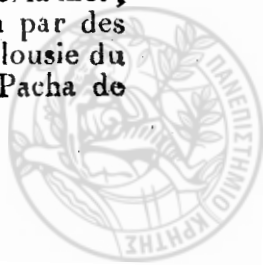
Colocotroni est à-présent le chef de l'insurrection en Morée, il était autrefois militaire dans un bataillon d'étrangers au service des anglais ; c'est en faisant le brigand dans la Morée, qu'il a amassé ses immenses richesses, qu'il vient d'augmenter de quarante millions de piastres, ( trente millions de francs ) par le pillage de Tripolizza ; toute sa fortune, convertie en argent, est déposée à la banque



de Zante, établie dans cette isle sous la protection de l'Angleterre. Avec de si puissans moyens il paye assez régulièrement son corps d'armée, composé de huit mille hommes; hardi et entreprenant, ayant une connaissance parfaite du théâtre de la guerre, il a combattu avec avantage différens corps turcs dans la Morée.)

Le prince Démétrius Ipsilanti est d'une petite taille et faiblement constitué, il n'a aucun talent politique ni militaire, mais il a la volonté ferme d'affranchir sa patrie; il fut président du sénat directeur jusqu'au 18 juillet 1822. Lorsque je le vis la dernière fois, il n'avait que 500 hommes de la plus mauvaise apparence et presque sans vêtements.

Odysseus ou Ulysse, fils d'Andriscos, est un bon chef de partisans; il est aussi léger à la course et peut être non moins brave qu'Achille, il était connu avant l'insurrection, pour le coriphée des voleurs de grand chemin; d'une bravoure héroïque, il est toujours le premier dans les combats, le couteau dans la bouche, le sabre d'une main et le pistolet de l'autre; il est bien secondé par ses soldats parcequ'il donne toujours l'exemple dans les périls. Il sort de l'école du fameux Ali Pacha de Janina; il a gagné à la course, le prix contre les quatre meilleurs chevaux du Pacha, parcourant un espace de quatre lieues; plusieurs fois poursuivi avec acharnement par la cavalerie turque, jamais elle n'a pu l'atteindre. Il occupa longtems les Thermopyles et Zeytun, ville forte dans la Livadie, au bord de la mer, entre Athènes et Salonique. Il excita par des entreprises hardies et heureuses, la jalousie du sénat, et Palasca, autre élève du Pacha de

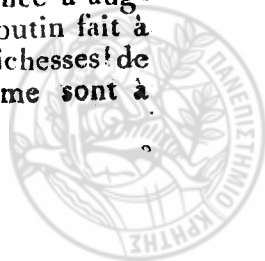


Janina , reçut l'ordre de le faire arrêter ; mais l'adroit et prévoyant Odysseus , instruit à tems de l'ingratitude de son gouvernement , fit tuer son rival.

Nikita , brave capitaine , chargé du blocus de Napoli di Romanie ; sa justice et sa générosité le font chérir de ses soldats.

Le prince Mavro-Cordato , homme de l'âge du prince Ipsilanti ( 27 à 28 ans ) mais plus ferme , est meilleur diplomate que bon militaire ; il était chargé des opérations dans l'ancienne Epyre.

Bobolina , moderne héroïne de l'âge de 40 à 45 ans ; son maintien a peu de dignité et ne répond pas à la noblesse de ses sentimens. Son époux fut assassiné par les turcs à Constantinople où il faisait le commerce ; pour venger sa mort , Bobolina arma et équipa à ses frais huit bâtimens avec lesquels elle bloqua Napoli di Romanie du côté de la mer. Elle se présente toujours armée avec des pistolets et un sabre extrêmement riches ; je l'ai vue à Argos montant un superbe cheval arabe ; elle était suivie d'une foule de gens armés qui couraient après elle comme des levriers , en poussant des cris de joie. On a comparé cette femme à Jeanne d'Arc , mais on a tort , parce que le motif qui la fait combattre pouvant être regardé comme l'effet d'une vengeance particulière , il est bien moins noble que celui de la pucelle d'Orléans qui , quoiqu'en ait dit Voltaire , était inspirée par le patriotisme le plus pur. Bobolina a une fille mariée au jeune Colocotroni ; cette riche alliance a augmenté les moyens du père , et le butin fait à Tripolizza a doublé les immenses richesses de l'héroïne. Colocotroni et cette femme sont à



présent les principaux chefs de l'insurrection grecque.)

#### CHAPITRE IV.

J'ai osé présenter au sénat un plan que j'avais dessiné sur le terrain pour fortifier Tripolizza et l'isthme de Corinthe, j'eus aussi la hardiesse de proposer que l'on consentit à la capitulation offerte par les turcs pour la reddition de Napoli di Romanie, voici quelques articles de cette capitulation.

Les assiégés consentent à livrer la Place aux conditions suivantes :

1.<sup>o</sup> Ils sortiront avec les armes blanches et leurs bagages, au nombre de 5000 personnes, dont 800 combattans; ils seront embarqués à bord de bâtimens anglais pour être conduits dans le levant.

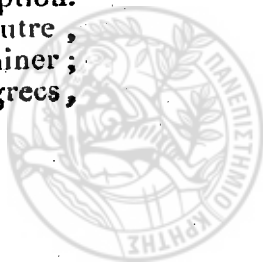
2.<sup>o</sup> Ils remettront aux grecs toute l'artillerie qui se trouve dans la place, composée de 250 pièces de métal ainsi que toutes les munitions, lesquelles sont suffisantes pour un siège de deux ans.

3.<sup>o</sup> Ils offrent aux grecs la moitié de l'or et de l'argent non forgé, qui se trouve dans la place.

Les conditions des grecs étaient celles-ci :

1.<sup>o</sup> Que les turcs seraient entièrement désarmés et embarqués sur des bâtimens grecs en laissant toute l'artillerie et les munitions dans la place.

2.<sup>o</sup> Qu'ils remettraient aux grecs toutes les richesses renfermées dans la place sans exception. On a délibéré longtems de part et d'autre, on se donnait des otages sans rien terminer; enfin les turcs avertis de l'intention des grecs,



qui était de tomber sur les navires où ils seraient embarqués, de tout piller et massacrer, cessèrent toutes propositions. Quant à moi, j'obtins pour récompense de mon zèle la réponse suivante : nous n'avons besoin, ni d'ingénieurs, ni d'artilleurs, et encore moins de conseillers.

Les turcs connaissaient bien la situation désespérée où se trouvait la forteresse, c'est pourquoi Kourobid Pacha commandant un corps d'armée turc en Thessalie, après la défaite d'Ali Pacha de Janina et sa résistance héroïque dans son château sur le lac de Janina, voulut faire un effort pour la débloquer. Il attaqua les grecs le 4 juillet, et fit avancer ses troupes jusques près des hauteurs sur lesquelles est situé le village de Petta, près d'Arta en Albanie, où les grecs avaient pris position ainsi : le 1.<sup>er</sup> bataillon du régiment grec, fort de 350 hommes, occupait l'aile droite; le 2.<sup>o</sup> bataillon le centre, et celui des Philhellènes, fort de 80 à 90 hommes, formait l'aile gauche; la ligne de bataille était tellement établie, que les philhellènes ne pouvaient pas apercevoir ce qui se passait à l'aile droite; l'artillerie composée de deux pièces, se trouvait en avant du 1.<sup>er</sup> bataillon, et quelques bandes de grecs étaient placées de manière à soutenir les ailes. On se battit depuis 5 heures du matin jusqu'à neuf, sans avantage d'un côté ni de l'autre, lorsque sans en avoir reçu l'ordre, les bandes grecques placées pour soutenir l'aile droite, abandonnèrent leur poste et furent prendre une nouvelle position un quart de lieue derrière la ligne; les turcs alors tombèrent sur l'aile droite, qui, après une résistance héroïque, fut forcée de céder au



nombre et de se retirer en désordre ; le centre ne tarda pas à suivre ce mouvement rétrograde, de manière que les philhellènes ainsi abandonnés, furent bientôt entourés par les turcs, vingt fois supérieurs en nombre. Tous les Philhellènes ont péri dans cette affaire à l'exception de 15 ou 20 la plupart blessés, qui sont parvenus à se sauver dans les rochers. Un capitaine français nommé Miniac, n'a succombé qu'après avoir tué douze turcs de sa propre main, ce fait est authentique ainsi que beaucoup d'autres de la même nature. Le portedrapeau nommé Deichmann, lieutenant prussien, quoique blessé mortellement, eut le tems avant de mourir, de tuer un turc avec son drapeau, au bout duquel il avait attaché une baïonnette. Huit anciens officiers polonais, dont plusieurs avaient suivi Napoleon à l'isle d'Elbe, tous pleins de vertus militaires, aimés et chéris de tous leurs camarades, se réfugièrent dans une église où ils se défendirent encore longtems après la défaite, d'une manière héroïque, digne de Charles XII et du Pacha de Janina.

Le brave et intrépide comte de Normann, général Wurtembergeois, commandait en chef dans cette journée ; il avait su inspirer tant de confiance au régiment grec, que ce corps se battit avec beaucoup de valeur et d'opiniâtreté ; ce général qui reçut une blessure dans l'affaire fut néanmoins heureusement du nombre de ceux qui parvinrent à échapper au fer de l'ennemi.

Pendant l'action, le prince Mavro Cordato occupait le défilé de Langada, cette précaution qui nous avait privé de l'appui de la troupe sous ses ordres, avait été jugée indispensable parce



que l'on craignait de voir déboucher par ce défilé un corps turc venant de la Livadie, qui aurait pu nous tourner.)

Les turcs n'étant pas dans l'habitude de poursuivre leur ennemi après le gain d'une bataille, les débris de notre corps se retirèrent par Salona et la Livadia à Athènes, où ils arrivèrent dépourvus de tout et dans la plus grande détresse, pour se rendre de là dans la Mésée.

(Un autre corps turc de 7 ou 8000 hommes que Kourchid Pacha avait détaché de ses forces, s'avança jusques près de Dervent, où il défit un bataillon grec de 1300 hommes commandé par un jeune grec nommé Sekeri, qui a fait ses études à Paris, mais qui pour cela, ne fait pas briller dans sa patrie, une étincelle des sublimes talents dont cette célèbre capitale abonde. Cet homme vain et orgueilleux méprisa l'avis d'un militaire italien, qui lui conseillait de surprendre les turcs avant de leur donner le tems de reconnaître leur supériorité en nombre; le lendemain le coup prévu par l'italien ne manqua pas, les turcs attaquèrent avec assurance, et la vanité du commandant grec fut punie; ses soldats malgré leur forte position, prirent la fuite aussitôt qu'ils aperçurent la cavalerie ennemie. Trois de nos camarades furent pris dans cette affaire, un médecin allemand, un jeune français nommé Hosemann, natif de Colmar, qui s'était embarqué à Marseille, sans permission de ses parens ni du gouvernement, et un jeune anglais; nos trois pauvres amis eurent immédiatement la tête tranchée.)

Les turcs s'approchèrent de Corinthe où quatre de leurs bâtimens, qui parurent dans



le golfe , contribuèrent à faire prendre la fuite aux habitans ; la forteresse fut aussi abandonnée faute d'approvisionnement , mais plus encore parceque les grecs n'aiment pas se battre dans les forteresses , ils préfèrent les montagnes.

Quelques francs revenant d'Athènes , nous racontèrent que les grecs avaient massacré tous les turcs auxquels ils avaient promis la vie par la capitulation du fort d'Acropolis , qui se rendit faute d'eau , mais où l'on a découvert depuis une source intarissable.

o Pendant le siège d'Athènes , les francs avaient proposé de faire usage des mines et de tenter au moment de l'explosion un assaut par escalade ; cette entreprise eut sans doute été couronnée du succès si la lâcheté des capitaines grecs n'y eut mis obstacle ; ils restèrent huit jours à délibérer , leur lenteur fut cause que le projet n'eut pas son exécution.

Quelque tems après , les Ephores vinrent inviter les francs à entreprendre l'assaut , leur promettant de grandes récompenses et des armes précieuses ; cette proposition ayant été acceptée , on convint d'attaquer le lendemain à 3 heures du matin , favorisé par l'effet d'une mine dirigée vers la muraille du fort ; on tarda jusqu'à 5 heures , les francs en avant , mal soutenus par les grecs , arrivèrent jusqu'au pied du mur , mais bientôt entièrement abandonnés , ils furent forcés de se retirer avec perte de quelques braves.

D'autres francs , deux mois auparavant , éprouvèrent la même lâcheté de la part des grecs devant Napoli di Romanie ; à peine commençaient-ils l'escalade , que les grecs effrayés par le canon de l'ennemi , abandonnèrent lâchement le terrain ; la forteresse eut néanmoins





été prise , si les vaisseaux grecs avaient pu participer par mer à l'attaque de la ville , mais le vent ne leur permit pas de s'en approcher.

Le 18 juillet , le bruit s'étant répandu que les turcs s'avançaient , tous les habitans , à l'exemple des sénateurs qui prirent les premiers la fuite , se réfugièrent dans les montagnes et sur quelques bâtimens grecs en mouillage dans le golfe de Napoli. Les Maniotes n'abandonnèrent la ville qu'après l'avoir pillée , mis le feu aux quatre coins et détruit toutes les récoltes ; le prince Ipsilanti était résolu de marcher à l'ennemi à la tête de 9000 hommes , mais les troupes refusèrent d'obéir ; le ministre de la guerre fut consulté sur le parti qui restait à prendre , et avant d'avoir seulement réfléchi un instant , l'ex-docteur improvisa qu'il fallait battre en retraite ; nous eûmes mes camarades et moi , l'honneur d'être choisis pour lui servir d'escorte.

La nuit suivante nous nous mîmes en route avec son Excellence , qui dirigea sa retraite vers Myli (1) ; la route était couverte de réfugiés , forcés d'abandonner leurs maisons , leurs champs et tous leurs moyens d'existence. Parmi cette multitude de fuyards , on était souvent frappé par des scènes touchantes : à l'exemple d'Enée portant son père Anchise , j'ai vu beaucoup de fils chargés du précieux fardeau de leur père malade ou âgé ; des mères chargées de leurs enfans pendant que l'époux pliait sous le poids de quelques débris de ménage ; derrière nous la ville et les récoltes en flammes ;

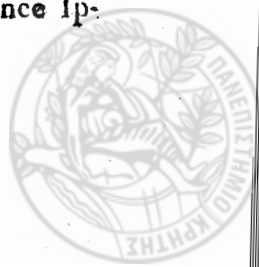
(1) Myli ou moulins , port d'Argos , ainsi appelé à cause de plusieurs moulins qui s'y trouvent.



à chaque pas des malheureux qui succombaient surchargés par des fardeaux chéris, ce spectacle déchirant présentait tout à la fois de l'horreur et de la majesté.

A peine avions nous fait quelques lieues, qu'une centaine de manioles se présentèrent pour s'emparer des équipages et des richesses du Ministre; quatre de nos camarades suffirent pour donner la chasse à ces brigands. Le Ministre nous témoigna toute sa satisfaction, nous assurant qu'il nous devait la vie et la conservation de sa fortune; mais sa reconnaissance ne fut pas de longue durée, aussitôt arrivé à Myli, Monseigneur s'embarqua avec ses trésors et nous abandonna sans ressources et sans subsistances.

Le lendemain on crut être attaqué par les turcs, qui avaient poussé leur avant-postes jusqu'aux portes de Napoli; on avait en même temps reçu la nouvelle que la marine turque avait débloqué Patras, où toujours deux bâtimens anglais étaient stationnés à la disposition du commandant turc; cela nous affligea encore plus que l'ingratitude du Ministre. Le lendemain matin, on crut apercevoir l'avant-garde des turcs; cette nouvelle alarmante nous rendit témoins d'une nouvelle scène aussi pénible que les précédentes: plus de 5000 grecs, la plupart femmes et enfans, fuyaient du côté du port pour se réfugier sur les bâtimens; mais impatients de ce que les chaloupes n'arrivaient point pour les recevoir, ces malheureux se précipitaient dans la mer pour gagner les navires qui étaient déjà surchargés et qui refusaient de les prendre à leur bord; heureusement cette confusion cessa bientôt, au lieu de l'ennemi on vit arriver le prince Ip-



silanti avec 500 hommes ; alors tout le monde respira librement , l'enthousiasme succéda à la consternation ; un archevêque harangua les soldats , et l'on profita de cet instant pour reprendre l'offensive.

Nous avançâmes au nombre de 25 combattans dans une plaine à une demie lieue de Myli , dans la direction d'Argos , lorsqu'un soi-disant aide-de-camp du prince Ipsilanti , nommé Michelis , se disant colonel napolitain , vint nous offrir des vivres dont nous étions dépourvus depuis deux jours ; il nous conduisit dans un prétendu magasin de subsistances que nous trouvâmes vide. Je n'aurais pas fait mention de cet homme , si la noirceur de son âme ne nous eut fournit l'anecdote suivante : nous rencontrâmes dans la rue une jeune et belle esclave turque , qui était sortie de sa retraite pour chercher quelque nourriture ; elle fut aussitôt assaillie par les grecs qui voyant qu'elle n'avait rien à leur donner , lui déchirèrent ses vêtemens avec leurs poignards. Un grec généreux touché de la jeunesse et de l'innocence de cette créature intéressante , osa la prendre sous sa protection , lorsque le colonel napolitain irrité de cet acte d'humanité , tira un pistolet et menaça de tuer cette infortunée sous les yeux de son protecteur , s'il ne la livre à l'instant à la rage sanguinaire et dissolue des assassins ; le courageux défenseur de l'infortunée voulut persister à la sauver , mais comment résister seul à une multitude d'antrophages ? la jeune esclave fut à l'instant percée de coups de baïonnette et hachée par morceaux. J'ai dit plus haut que nous nous dirigeons au nombre de 25 combattans , dans une plaine à une demie lieue de Myli ; là , nous prîmes une



position très forte dans des ruines élevées, mais les grecs ne l'ayant pas jugée aussi favorable que nous, ils se placèrent sur le penchant d'une montagne, couronnée par les ruines de l'antique *Anymone*, très près de Myli; quelques troupes turques s'avancèrent, mais elles furent si mal reçues qu'elles se retirèrent en désordre laissant cinq morts et dix-sept blessés sur le champ de bataille.

Vers le soir nous fûmes rappelés par ordre du prince Ipsilanti, qui voulut prendre position sur la montagne Chaon, qui commande les deux chemins conduisant d'Argos à Tripolizza, et par où les turcs auraient pu nous tourner dans nos premières positions.

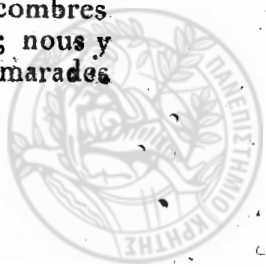
Le même jour nous eûmes le chagrin d'être privés de nos bagages, les maniotés s'en étaient emparés ainsi que des trois mulets qui les portaient; nous portâmes nos plaintes au prince, mais il nous répondit pour toute satisfaction, de lui indiquer les voleurs et qu'il nous ferait rendre nos effets. Peu d'instans après, nous vîmes épars sur le bord de la mer 127 cadavres turcs des deux sexes, cruellement mutilés et à demi brûlés; quoique accoutumés à de semblables spectacles, celui-ci eut lieu de nous surprendre; les malheureux qui venaient d'être assassinés étaient de paisibles esclaves turcs, depuis un an et demi dans les fers; la soif du sang a seule pu causer leur massacre de même que celui de tous les individus qui paraissaient suspects; pendant notre retraite, grec ou turc, tout a été passé au fil de l'épée.

Les marches forcées que nous faisons nuit et jour à travers les montagnes, nous fatiguaient extrêmement; les grecs sont connus pour être bons piétons et malgré qu'ils ne



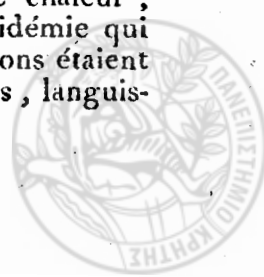
portassent aucune charge , ils tombaient harassés par la fatigue et le besoin ; beaucoup ont péri dans les précipices horribles qui bordaient les chemins étroits où nous ne pouvions passer sans trembler. Il y avait déjà trois jours et trois nuits que nous marchions sans prendre aucune nourriture , j'eus en mon particulier lieu de me féliciter d'avoir trouvé des lentilles dans une cave à Myli ; j'en avais fait une petite provision , je les avalais toute crues , et sans cette ressource j'aurais sans doute succombé comme la plupart de mes camarades.

Enfin après avoir monté pendant sept heures tout d'une haleine , nous arrivâmes les uns après les autres sur la hauteur d'une montagne où nous bivouaquâmes sans aucun abri , bien incommodés pendant la nuit , par la hise qui soufflait de tous les côtés avec violence. A l'aube du jour nous nous présentâmes au prince pour lui faire part de notre triste état , il y avait quatre jours que mes pauvres camarades n'avaient pris aucune nourriture , je m'excepte à cause de mon trésor de lentilles. Nous déclarâmes au Prince que nous étions résolus de retourner dans notre patrie , s'il avait la bonté de nous faire fournir quelques moyens ; son Altesse nous conseilla de prendre patience et d'aller en attendant mieux , à Tripolizza où nous trouverions infailliblement des secours et des vivres. Cette ville était entièrement abandonnée , le sénat et les habitans s'étaient retirés dans les montagnes ; nous y trouvâmes heureusement quelques alimens , et nous nous logeames dans une vaste maison ruinée où nous avions entendu dire que dans les décombres il devait y avoir de grandes richesses ; nous y fimes d'inutiles perquisitions , mes camarades



au lieu d'un trésor trouvèrent un cadavre sous le seuil d'une porte intérieure ; et moi en visitant le jardin , je trouvai pour toute fortune un scorpion : comme je considérais ce dangereux insecte , je ne fus pas peu surpris de voir deux femmes masquées s'approcher de moi , c'étaient deux turques échappées au massacre de la veille ; la langue qu'elles me parlaient m'étant inconnue , je fus appeler un capitaine polonais qui , depuis longtems dans le pays parlait facilement le grec ; ces charmantes créatures demandaient la protection des généreux francs et quelque chose à manger ; depuis onze jours elles n'avaient presque pris aucune nourriture. Mes provisions consistaient en quatre pains et quelques oignons , j'en cédaï aussitôt la moitié à ces deux infortunées ; lorsqu'elles eurent un peu mangé , elles se mirent à croiser les bras sur leur poitrine , et les regards tournés vers le ciel , elles ne cessaient d'invoquer la divinité ; je ne comprenais que le mot Allah ( Dieu ) ; la plus jeune d'elles paraissait inconsolable , elle ne fesait que répandre des larmes ; mon camarade polonais me raconta qu'elle avait jetté , deux jours auparavant , son petit enfant dans un puits pour le soustraire à la fureur des grecs , qui avaient exterminé tous les hommes turcs et enfans mâles ; ce récit me fit frémir , je ne pouvais plus envisager sans horreur cette nouvelle Médée , je me hâtai de la quitter.

En parcourant la ville nous comptâmes 150 cadavres massacrés , repandus partout , et dont la putréfaction , jointe à l'extrême chaleur , avait sans doute causé la forte épidémie qui regnait dans la ville ; quelques maisons étaient remplies de malades qui , abandonnés , languissaient et mouraient de besoin.

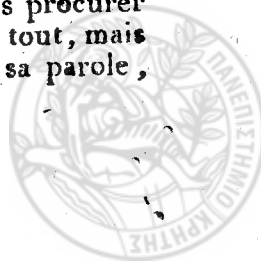


Un plus long séjour dans cette ville ne pouvait guère nous flatter , nous résolûmes d'offrir nos services au frère de Colocotroni , qui les recut avec plaisir , nous promettant de nous fournir , en abondance , tout ce que nous aurions besoin , même des chevaux pour porter nos sacs ; nous nous dirigeâmes avec ce nouveau chef sur Myli , où nous arrivâmes après trois jours de marche , pendant lesquels nous fîmes 29 lieues dans les montagnes cherchant son frère , sans autre nourriture que des olives.

Le prince Ipsilanti avait rétrogradé , il occupait Myli avec 800 hommes , mais il se préparait à gagner les montagnes , craignant les turcs qui poussaient leurs avant-postes vers lui à la distance d'une portée de canon.

Notre chef de son côté se décida à continuer de chercher son frère , et nous proposa de faire avec lui cette nouvelle excursion ; nous y eussions consenti , mais la plupart d'entre nous se trouvait sans chaussure et malade , nous n'avons d'ailleurs pas lieu de nous louer de l'effet de ses brillantes promesses.

Nous répétâmes au prince Ipsilanti que nous étions plus que jamais déterminés à retourner dans notre patrie ; mais cette fois il réussit encore à nous gagner , et nous engagea d'aller servir l'artillerie dans le petit fort de Napoli , qui avait été remis aux grecs comme otage et qui était occupé par cent des leurs ; nous lui témoignâmes notre bonne volonté , sous la condition expresse que nous serions approvisionnés au moins pour 15 jours et que l'on nous fournirait les moyens de nous procurer des souliers ; le Prince nous promit tout , mais ayant manqué encore cette fois à sa parole ,

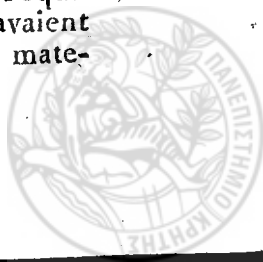


nous nous déterminâmes à abandonner les grecs modernes, forcés de jeter un regard de mépris et de pitié sur l'antique berceau des arts et de la valeur guerrière.

Nous nous emparâmes de vive force d'une petite barque, à l'aide de laquelle nous arrivâmes à *Speccia* ; nous trouvâmes les habitans de cette isle dans la plus grande consternation ; le peu de succès de la grande entreprise des grecs, et la crainte d'une escadre turque qui venait d'être signalée causait ce découragement général. Il n'y avait que quelques jours que ces mêmes individus gonflés d'orgueil et d'une prétendue gloire, avaient osé assassiner un matelot autrichien et outrager tous les francs ; une frégate impériale vint bientôt venger la mort du matelot ; un Primat de la ville se rendit au pleurant à bord du vaisseau, le capitaine le fit pendre.

Les principaux habitans redoutant l'approche de l'escadre turque, se réfugièrent à *Hydra*, quelques malheureux Chiotes seulement restèrent dans la ville, exposés à la misère et à la mort.

En partant de *Speccia*, le mauvais tems nous força d'abriter dans la petite baie de *Castris* (ancienne Hermione). Le bourg qui donne son nom à cette presqu'isle, renferme quelques ruines antiques et une population de forbans redoutés de tous leurs voisins ; notre batelier nous témoigna beaucoup de crainte, il nous raconta que quelques jours auparavant, ces brigands s'étaient emparés d'un bateau chargé d'huile, qui comme nous, avait été forcé de se réfugier dans leur baie ; que tout l'équipage avait été mis à mort, et qu'ils avaient coupé le doigt de la femme d'un des mate-





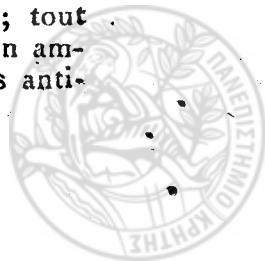
lots, pour avoir une bague d'or qu'elle portait et qu'ils n'avaient pu lui arracher.

Nous abandonnâmes ce repaire de brigands et nous gouvernâmes sur *Hydra*, c'était notre route. Cette isle n'est qu'un rocher très haut et escarpé; la ville sur la côte septentrionale est bien bâtie, chaque maison est située sur un rocher isolé; il y a à présent plus de 60,000 habitans, qui avant l'insurrection exerçaient le métier de navigateurs et de corsaires; ils passent pour les plus barbares de tous les grecs et pour bons marins. Le port est petit mais bien fortifié; cette isle a encore deux autres ports.

A notre entrée dans la ville nous vîmes les mêmes symptômes de crainte que nous avions déjà remarqués à *Speccia*; les primats, c'est-à-dire les plus riches, avaient tenté de se sauver avec leurs richesses, mais ce plan de désertion occasionna un si grand tumulte, qu'ils furent forcés de rester et de contribuer aux frais de la guerre.

Nous partîmes ensuite pour Milo; nous mêmes 5 jours à traverser l'Archipel, non sans crainte de tomber entre les mains des turcs; notre bateau qui fesait de l'eau de toutes parts nous donnait moins d'inquiétude.

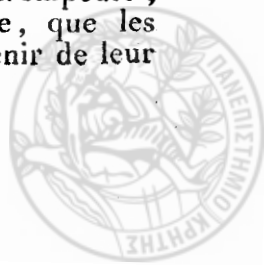
Nous arrivâmes enfin heureusement à Milo; petit isle avec un bon port et deux villages; le premier situé sur le sommet d'un rocher élevé, s'appelle le Bourg; le second, Six-Fours ou Milo, où l'on voit quelques ruines. L'isle ne renferme que des rochers calcaires et minéraux, elle n'a pas assez d'eau; on conserve celle de l'atmosphère dans des citernes; tout près du Bourg se trouvent les ruines d'un amphitéâtre où l'on a trouvé de précieuses anti-



quités par les soins et les recherches de Mr. de Brest, consul français; il n'y a pas longtemps qu'une statue de Vénus, en marbre blanc, est partie de cette isle pour le musée de Paris.

Nous devons, mes camarades et moi, un bien juste tribut de reconnaissance à ce brave et loyal français; Mr. Louis de Brest nous accorda sa protection et des secours, et c'est encore par les bontés de ce généreux consul, que nous fûmes reçus à bord du Loiret, gabarre de S. M. le Roi de France, qui nous transporta jusqu'à Smyrne.

Pendant notre traversée de Milo à Smyrne, le mauvais tems nous obligea de mouiller dans le port de Naussa, ville de l'isle de Paros; les côtes ainsi que deux petites isles qui l'avoisinent formaient autrefois la place d'armes, pendant les guerres où le Divan ignorait encore les communications entre l'océan atlantique et la méditerranée. Nous ne voulûmes pas quitter ces lieux sans faire une petite excursion dans l'intérieur du pays, afin de visiter les fameuses carrières de marbre blanc que l'isle de Paros possède. Ces carrières sont éloignées d'une lieue de la ville de Parithia, capitale de l'isle; les vénitiens y avaient autrefois bâti un château de marbre où ils avaient employé un grand nombre de colonnes d'un temple antique. Deux lieues plus loin on passe un canal et l'on arrive à Antiparos; les fameuses grottes se trouvent au milieu de cette isle à deux lieues du bourg d'Antiparos où l'on commence ordinairement à faire les préparatifs nécessaires pour la visite des grottes; les guides qui accompagnent les curieux sont de grands trompeurs; leur réputation est si bien établie, que les habitans s'empressent de vous prévenir de leur



mauvaise foi ; il est nécessaire de se tenir sur ses gardes avec eux ; ils sont capables de tout hors le bien.

A notre retour nous mêmes à la voile en gouvernant sur l'isle de Naxos , célèbre par l'infidélité de Thésée et son ingratitude envers Ariane , qui l'avait sauvé du fameux labyrinthe en Crète. On voit encore dans cette isle un temple de Bacchus , qui à son retour d'Asie , s'y arrêta pour répandre la prospérité et consoler Ariane ; nous vîmes aussi l'isle de Delos où l'on admirait le temple d'Apollon célébrant son culte. Nous entrâmes ensuite dans le canal de Chio , cette isle était très florissante avant la malheureuse catastrophe que tout le monde connaît ; ses habitans nourris des souvenirs de l'immortel auteur de l'Odyssée et de l'Illiade , honorant sa mémoire en cultivant les muses , lorsque l'ignorance jalouse , vint les forcer de recevoir ses loix. A-présent cette isle est presque déserte. A notre droite , sur les côtes de l'Asie mineure , nous remarquâmes le port de Dschesme et sa citadelle d'une construction ancienne ; cette ville est célèbre par son grand commerce de raisins et de figues ; mais principalement par la défaite de la flotte turque , surprise et brûlée par les russes.

Nous arrivâmes enfin à Smyrne le jour de la St. Louis , sains et saufs , et c'est à la générosité du consul général de France à Smyrne , Mr. P. David , homme plein d'honneur et de mérite , que nous devons le bonheur d'avoir été transportés jusqu'à Marseille.



## COUP D'ŒIL

SUR LE COMMENCEMENT DE L'INSURRECTION GRECQUE.

Plusieurs grecs puissans , employés au service du gouvernement du Grand-Seigneur , entr'autres l'archevêque de Patras , s'obéissant pas volontiers au gouverneur turc Kyamil-Bey , qui les avait chargés de la levée des impositions ; celui-ci rendit compte de cette désobéissance à l'empereur , qui déjà très mécontent de la révolte d'Alexandre Ipsilanti , qui n'était point éteinte , envoya à son gouverneur l'ordre de les faire arrêter ; mais ayant prévu ce qui devait leur arriver , l'ordre parvint trop tard , ils se sauvèrent dans les montagnes des maniotés , dont les esprits déjà échauffés par le bouleversement des isles de l'Archipel , ne demandaient que révolution.

Il est vrai que depuis longtemps l'insurrection de la Morée était préparée dans les isles d'Hydra , Speccia et Ipsara , mais l'ordre de faire emprisonner les employés grecs fut le signal d'un mécontentement général ; on commençait à surprendre et à assassiner les familles turques pendant la nuit , celles-ci ne se méfiant point encore , elles prenaient cela pour des brigandages assez ordinaires aux grecs ; lorsqu'enfin justement effrayées , elles prirent le parti de se réfugier dans les places fortes , qui faute d'approvisionnements se rendaient sans coup-férir , à l'exception de Patras , Corinthe , Modon , Coron et Napoli di Romanic , qui ont tenu quelque tems.

Animés par l'espoir du pillage , les Moréotes s'unirent avec les Maniotés , pour assiéger Tripolizza , séjour des grands et des riches



employés turcs , qui traitaient les grecs un peu trop en souverains et en despotes ; la rage des grecs contre ces oppresseurs est portée à l'excès.

Deux choses seules , si elles reçoivent une prompte exécution , pourront faire espérer la liberté de la Grèce : la première exige la destruction totale de la marine turque ; ce qui n'est pas chose facile à exécuter par une nation aussi dégénérée et aussi peu expérimentée dans l'art de la guerre que celle des grecs.

La seconde exige l'alliance sincère de la Russie ou de l'Angleterre , mais plutôt de cette dernière plus à même que toute autre , à cause de ses institutions , de ses richesses et des avantages qu'elle pourrait en retirer , de servir efficacement la cause , l'intérêt et la liberté des grecs.

Si la marine grecque ne peut pas résister aux forces navales turques , ce qui est évident , point de liberté ; mais qui peut mieux que l'Angleterre la mettre à même de lutter avec avantage.

Si ces deux conditions ne sont pas exécutées à la lettre , les grecs succomberont ; les turcs , malgré le carnage que l'on en fait , ainsi que le Phénix renaissent de leurs cendres ; si les grecs perdent mille hommes , ils ont beaucoup perdu ; si les turcs en perdent vingt mille , ce n'est rien pour eux ; ils peuvent d'un instant à l'autre jeter une armée dans la Morée , qui coopérant avec une forte escadre qui lui fournirait des vivres , réduirait sans beaucoup de peine les efforts des grecs.

En juillet 1822 , les turcs s'emparèrent sans difficulté de la province Argolide ; s'ils abandonnèrent la Morée , ce fut moins la perte



( 46 )

de 4000 hommes que Colocotroni leur fit éprouver dans le défilé entre Argos et Corinthe qui les y força, que le manque absolu de subsistances ; deux fois ils sont parvenus à ravitailler Napoli, qui était étroitement bloqué, ils parviendraient bien plus facilement à fournir des vivres à une armée en Morée.

F I N.

